

[**Situation du texte dans l'œuvre**] La section « Maintenant » (XIII) de *La Légende des siècles* (1859) nous permet de rejoindre le temps présent du poète en train d'écrire, après avoir traversé les époques et les civilisations depuis la création du monde, et avant de se tourner vers l'avenir avec « Vingtième siècle » (XIV) – le trajet aboutira à une fin de l'Histoire avec la section « Hors des temps », qui évoque le Jugement dernier. Parce qu'il a déversé son indignation politique contre Napoléon III dans *Les Châtiments* (1853), parce qu'il a peint sa situation en exil et les états d'âme qu'elle provoque dans *Les Contemplations* (1856), Hugo s'éloigne ici d'une description de la France du Second Empire. L'Histoire, avec ses événements marquants et ses héros, semble laissée momentanément de côté, comme s'il était inutile, impossible ou contre-productif d'aborder ce sujet directement. « Le crapaud » (XIII, 2) et « Les pauvres » (XIII, 3) méritent-ils encore le titre de *Petites épopées* ? C'est une question qui peut venir à l'esprit en découvrant ces textes, mais dégageons le sujet de ces pages avant de préciser le fil rouge de notre réflexion.

[**Organisation du texte**] Ici, nous assistons à la conclusion du poème « Le crapaud », qui nous présente une figure de victime, voire de bouc-émissaire : le batracien torturé par une bande de garçonnets aussi innocents que cruels. Une charrette passe, et alors que l'on s'attend à ce que ses roues écrasent le petit animal blessé, l'âne parvient à l'éviter. Le texte exploite en trois temps cette surprise d'une fin heureuse (un *lieto fine* dans le langage de l'opéra italien, *happy ending* au cinéma) : il y a d'abord le récit même de l'exploit de l'âne qui met toute son énergie à modifier la trajectoire du véhicule (v. 118-131 ; on note la réaction de l'enfant-narrateur v. 128-131, qui finit désarmé, à partir du connecteur « Alors »). La typographie souligne le changement de discours avec un saut de ligne : toute la suite sera consacrée à une méditation lyrique sur ce que peut nous enseigner cet exemple de « Bonté » venu d'un être apparemment insignifiant, marginal. Notons que, dans notre imaginaire collectif, l'âne est traditionnellement une allégorie de la bêtise ou de l'obstination (voire du vice – gourmandise et luxure, c'est-à-dire débauche sexuelle, si l'on pense au roman antique *L'Âne d'or* d'Apulée). Au sein de cette dernière grande étape, on peut distinguer un temps particulier à partir de la question rhétorique « Tu cherches, philosophe ? » (v. 153). Dans ces 12 derniers vers, le poète interpelle davantage son lecteur pour insister sur l'importance fondamentale de ces bienfaiteurs, qui constitue une réponse inattendue à la quête philosophique du Bien et du Vrai : la chute du poème donne à cette anecdote animalière une dimension métaphysique ou sacrée, en affirmant le lien entre l'âne et Dieu. Rappelons les mots marquants de la Préface où Hugo résume son sujet : « le problème unique, l'Être, sous sa triple face ; l'Humanité, le Mal, l'Infini ; le progressif, le relatif, l'absolu » (p. 50 dans l'édition de Claude Millet pour *Le Livre de Poche*). Cette fin de poème nous ouvre justement sur le divin et sur l'Infini.

[**Projet de lecture**] Alors, si ce choix de bâtir un apologue sur la pitié nous détourne apparemment du genre épique du recueil et du chantier de réflexion sur l'Histoire, n'est-ce pas pour répondre à ces préoccupations de manière plus discrète et implicite ? Telle est la question qui guidera notre analyse. [**Annonce de plan**] On verra qu'il y a effectivement un décalage dans la dimension prosaïque de cette scène, qui se laisse lire à la manière d'une parabole sur la clémence, imprégnée de culture chrétienne ; Hugo se situe ici dans le sillage de La Fontaine et d'Ésope en nous offrant le dénouement d'une fable qu'on pourrait intituler « L'âne, le crapaud et l'enfant » – nous y viendrons en 1^{ère} partie. Cet

apologue accorde une large place à la souffrance et donc à certain *pathos*, mais les faibles qui devraient être écrasés par le malheur retrouvent dans ces vers une capacité d'action salvatrice : le poète retravaille donc la figure du héros épique en sublimant le geste d'un personnage grotesque, l'âne, qui nous fait échapper à une fin sanglante – tel sera l'objet de la II^e partie. Dès lors, le poème prolonge la réflexion sur le scandale du mal et nous adresse une parole d'espoir sur la possibilité de faire reculer la violence : les efforts pacificateurs accomplis par les gens ordinaires sont la manifestation du salut divin qui oriente l'Histoire humaine, comme nous le verrons en III^e partie.

[Conseils principaux pour le plan : se fonder sur le sens, les thèmes abordés, mais bien compléter avec des termes d'analyse littéraire qui permettent de décrire des tonalités, des registres, des modèles, des influences de tel ou tel genre poétique. Ne pas traiter à part le fond et la forme, mais chercher, à chaque vers cité, si l'on peut relever un procédé d'écriture ; aborder divers endroits du poème dans chaque partie. Citer très régulièrement le texte, vers entier ou simple choix de termes et expressions.

Bien sûr, pour la présentation, il faut faire comme en dissertation — pas de titre apparent dans votre copie : le titre de chaque sous-partie doit être exprimé sous forme d'une phrase qui ouvre votre paragraphe, sans retour à la ligne ensuite.]

Architecture du plan

- I. La fable de l'âne clément
 - A. Un geste admirable de pitié, qui pousse à la méditation
 - B. Une parabole à la conclusion évidente mais exigeante
 - C. La circulation de la grâce

- II. Renverser l'accablement : le traitement du *pathos*
 - A. L'écriture de la violence souligne le pathétique de la scène
 - B. Un héroïsme aux limites de l'épique
 - C. Du grotesque au sublime : l'alliance romantique des contraires (cf. préface du drame *Cromwell*, 1827)

- III. Un espoir face aux « misères de ce temps » (pour reprendre un titre de Ronsard, écrivant sur les guerres de religion)
 - A. Le véritable progrès est un progrès moral qui transforme nos cœurs et nos comportements
 - B. Possible de desserrer l'étau de la violence si l'on est prêt à faire des efforts
 - C. Goûter au paradis au milieu d'une réalité infernale